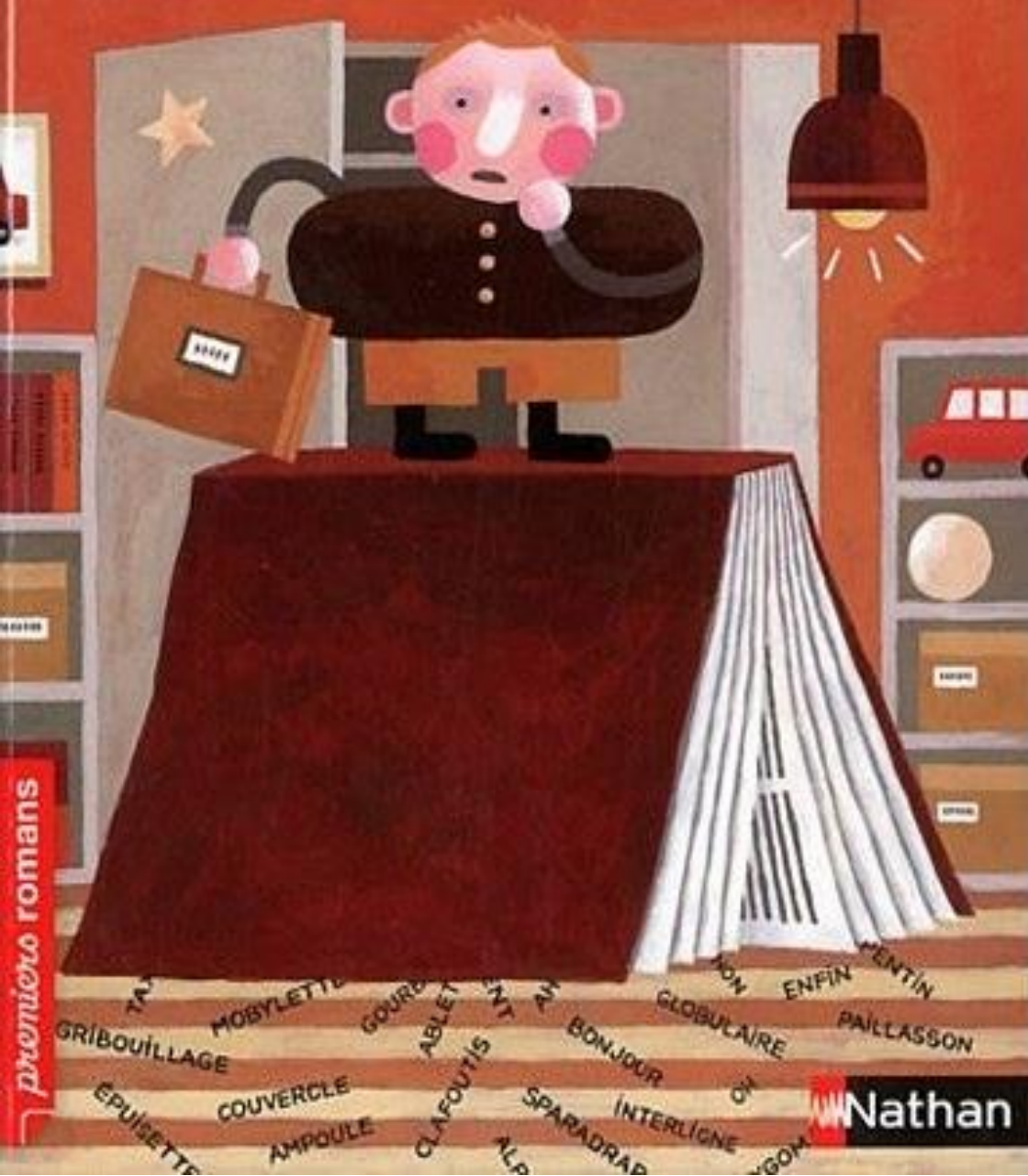


**Jochen Gerner**

# Dico dingo



**premiero romans**

## Nathan

**Pascal Garnier**

---

**Dico  
dingo**

Illustrations de Jochen Gerner

Éditions Nathan, 1996 pour la première édition  
Editions Nathan, 2005 pour la présente édition  
Collection : Nathan Poche Humour 6-8 ans  
ISBN : 978-2-09-250702-5

**un**

## **Catastrophe !**



Mais l'a-t-elle rangée ?...

Le petit Robert jette un coup d'œil circulaire à sa chambre parfaitement ordonnée. Sa mallette, son indispensable fourre-tout où il accumule les bouts de ficelle, les vieux ressorts, les bouchons, les clous tor-dus, les cadenas sans clés, tout ce qu'il ramasse dans la rue, ses trésors, où sa mère a-t-elle bien pu la ranger ?

C'est que chez les Robert, on ne rigole pas avec l'ordre et la propreté. Comme dit le père : une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Sur son bureau, les crayons sont toujours alignés dans la boîte marquée « Crayons », les papiers empilés dans le tiroir à papier, les gommes posées dans le panier à gommes et les livres rigoureusement classés par ordre alphabétique dans la bibliothèque, si serrés que pas une poussière ne pourrait s'y glisser.

M<sup>me</sup> Robert est aussi maniaque que son mari. Elle passe son temps à arranger, organiser, ordonner tout ce qui lui passe entre les doigts. Dans

sa cuisine, la boîte marquée « F » ne peut contenir que de la farine, celle avec un « C », du café et rien d'autre, ainsi de suite. Pour le « S », c'est plus difficile : sucre ou sel ?... Voilà des années que M<sup>me</sup> Robert se pose la question. Comme elle n'a pas trouvé de solution, eh bien on mange sans sucre ni sel.

L'important, chez les Robert, c'est que tout soit parfaitement en place de la cave au grenier. Il faut qu'on puisse retrouver les yeux fermés le lit, le fauteuil ou le canapé et, pour être sûr qu'ils ne puissent pas bouger, M. Robert les a même vissés au plancher.

Malheureusement, le petit Robert, que ses parents ont prénommé Robert (Robert Robert, on ne peut pas se tromper), est, au grand désespoir de ses parents, plutôt... désordonné. Il lui arrive souvent de partir pour l'école avec deux chaussures du même pied, de mettre ses habits du dimanche un lundi, de ranger ses jouets dans le panier à linge et son linge dans le coffre à jouets. Si elle ne risquait pas de faire des taches, M<sup>me</sup> Robert en pleurerait et son mari s'en arracherait les cheveux s'il ne se les faisait pas couper à ras pour plus de commodité.

Quelques minutes plus tard, après avoir mis sa chambre sens dessus dessous, Robert aperçoit soudain la fameuse mallette.

— Ah ! la voilà, en haut de l'armoire !

Il tire une chaise, grimpe dessus, mais il lui manque encore dix bons centimètres. Quatre à quatre il dévale l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée et va chercher le gros dictionnaire dans le bureau de son père.

Bras tendus, sur la pointe des pieds, il atteint la mallette quand la chaise se met à trembler, vacille et... PATATRAS !... chaise, petit Robert et dictionnaire, tout tombe par terre.

La chaise n'a presque rien, le petit Robert à peine un bleu aux genoux, mais le dictionnaire ! Il y a des mots partout, comme un sac de billes renversé, des noms communs, des noms propres, des mots simples comme « bonjour » et d'autres très compliqués, comme « zygomatique, xérodermie, yttrialite », etc.

Catastrophe ! on dirait des insectes grouillant sur le parquet, des chenilles noires qu'on n'ose pas toucher tant elles sont longues et sinueuses. D'autres mots plus courts, comme « ah ! eh ! », sautent, pareils

à des puces, dès qu'on veut les attraper. Quelle histoire ça ferait si son père ou sa mère entrait à l'instant dans sa chambre !

Tant bien que mal, Robert ramasse ce qu'il peut et remet tout en vrac entre les pages du dico. Heureusement qu'il n'y a pas de gros mots, il n'aurait jamais pu le refermer. Il reste bien quelques « tétragone, clafoutis, mobylette, alpaga », etc. qui traînent encore par-ci par-là, mais on les utilise tellement rarement que personne ne s'en apercevra.

## *deux*

### **Alpaga, paillasson**



SEPT heures trente, il a enfin terminé. Ouf ! il était temps. Il vient à peine de glisser à la lettre « D » le gros dictionnaire illustré sur l'étagère que, dans l'entrée, la sonnette se met à tinter. Ce sont les Azertyuiop qui viennent dîner.

On se serre la main, on s'embrasse, on essuie bien ses pieds et on s'aventure sur le parquet ciré de la salle à manger.

M. Azertyuiop est un collègue du père de Robert. Il est très grand, très maigre, très noir, avec une petite tête ronde juchée au-dessus de ses épaules comme un point sur un « I ». C'est tout le contraire de sa femme, aussi ronde qu'un « O » majuscule en caractère gras.

Avec eux, pas un mot plus haut que l'autre, il faut parler tout bas, comme à l'église.

À présent, tout le monde est installé autour de la table, assis du bout des fesses sur des chaises aussi maigres que de vieilles chèvres. Comme

toujours dans ces cas-là, on ne sait pas par où commencer, on pianote du bout des doigts, un peu gêné.

C'est M. Robert qui se jette à l'eau.

— Chérie, si tu servais l'alpaga à nos invités avec quelques ampoules farcies et des tranches de mobylette ?

M<sup>me</sup> Robert écarquille les yeux.

— Pardon ?

— Je te demande si tu veux nous servir l'alpaga avec des ampoules farcies et des tranches de mobylette, qu'y a-t-il d'étonnant à ça ?

— Tu peux répéter ?

M. Robert commence à devenir tout rouge.

— Mais enfin, Arlette, sers-nous l'alpaga, des ampoules et de la mobylette !

— Et pourquoi pas du cerf-volant avec une bonne couche de serpent ?

— Parce que ça me fait mal au foie, tu le sais très bien.

Le petit Robert regarde ses parents tour à tour. « Aïe, aïe, aïe ! Je n'ai sans doute pas remis tous les mots au bon endroit ! » Mais il est trop tard. Entre son père et sa mère, le ton monte.

— Mal au foie, toi !... Tu es capable d'avaler un paillason entier arrosé de quatre ou cinq lessives !

— Mais qui te parle de paillason ? Sers-nous donc l'alpaga au lieu de badigeonner n'importe quoi ! Il y a de quoi devenir corne de brume !

— Corne de brume toi-même ! Espèce de... de...

M<sup>me</sup> Robert cherche le mot mais celui-ci a dû rester coincé entre les lames du parquet de la chambre de Robert.

— De... de napperon ! C'est ça, tu n'es qu'un napperon !

Le petit Robert se fait encore plus petit, pas plus gros qu'une punaise enfoncée sur son siège. M. et M<sup>me</sup> Azertyuiop se lancent des coups d'œil embarrassés. M. Robert se lève de table, prêt à éclater.

— Tu n'as pas honte de me traiter de napperon devant nos invités ! Tu ferais mieux d'appeler le plombier, tu as sûrement un rapporteur sous le couvercle !



— Comment oses-tu ! C'est ça, appelons le plombier, on verra qui est le plus galipette de nous deux !

M<sup>me</sup> Azertyuiop tente d'intervenir en toussant dans son poing.

— Je vous en prie, alpage, paillason, aucune importance. Mon mari et moi sommes au régime. Un doigt de sparadrap et deux ou trois épui-settes nous font un repas. N'est-ce pas, Jules ?

Absolument, Julie. Cela dit, je préfère le paillason de M<sup>me</sup> Robert à tes épui-settes.

C'est la meilleure, celle-là ! La dernière fois tu m'as dit que le paillas-son de M<sup>me</sup> Robert était bien trop globulaire.

À ces mots, la maman de Robert oublie instantanément la dispute avec son mari et se tourne vers M<sup>me</sup> Azertyuiop.

— Trop globulaire, mon paillason ?

— Parfaitement, trop globulaire et même un peu gourbi.

— Un peu gourbi ?... Il vaut mieux être bigorneau que d'entendre ça. C'est vrai que quand on se nourrit d'épuisettes interlignes...

— Madame Robert, je ne vous permets pas !...

M. Azertyuiop lève la main en signe d'apaisement.

— Allons, allons, mesdames, il n'y a pas de quoi se mettre dans un tel clafoutis ! Vous êtes aussi patinettes l'une que l'autre...

— Ah ! ça suffit, Azertyuiop ! Traitez votre femme de patinette si vous voulez, mais pas la mienne ! Il ne faudrait quand même pas dépasser les brochettes !

À présent tout le monde est debout et gesticule en postillonnant. Tout le monde sauf le petit Robert qui donnerait tout pour être ailleurs. Les insultes les plus saugrenues commencent à voler au-dessus des têtes : « Tétragone ! Vestibule ! Ripolin ! Papyrus !... » Tant et si bien que les Azertyuiop reprennent leurs cliques et leurs claques et quittent les Robert sans un au revoir, le menton haut.

## *trois*

### **Pire qu'une bombe atomique**



L'écho de la porte claquée dans leur dos résonne un moment dans l'entrée. M. Robert fait mine de se laver les mains.

— Bon gribouillage ! Qu'est-ce que c'est que ces mirlitons ? Non mais alors, on boursicote les gens chez eux ! On aura tout vu !...

Tandis que M<sup>me</sup> Robert, alertée par une soudaine odeur de brûlé, se précipite dans la cuisine, M. Robert allume la télé, histoire de se calmer les nerfs. Il n'a pas le temps de se laisser tomber dans le canapé que le téléphone se met à sonner. Il décroche en bougonnant.

— Olé ?... Olé... Salami, belle-maman, salami... Comment ?... Mais non, je ne bassine pas l'épagueul, je... c'est ça, je vous la passe... Salami, belle-maman.

M. Robert lève les yeux au ciel et crie en direction de la cuisine :

— Arlette, c'est ta confiote ! Elle est encore plus tamponnée de la fiche que d'habitude, elle croyait que je bassinais l'épagueul !

M<sup>me</sup> Robert sort de la cuisine en s'essuyant les mains à son tablier et attrape le combiné que lui tend son mari.

— Veux-tu te taire ! Et baisse un peu l'aquarium, s'il te plaît... Ali, Baba ?... c'est moi, oui, comment vas-tu ?...

M. Robert hausse les épaules et s'apprête à s'asseoir quand il se tape sur le front.

— Zut ! J'ai oublié de garer le potiron dans l'igloo.

Il disparaît, laissant le petit Robert seul devant l'écran bleuté de la télé. Là, apparemment, tout semble normal. Mais c'est difficile à dire puisqu'il s'agit d'un débat politique. Deux députés, la cravate dénouée, l'œil allumé, se lancent au visage des chiffres et des formules que personne ne comprend, comme d'habitude. Robert zappe et là, tout s'aggrave.

Qu'il s'agisse d'un jeu, d'un film ou même d'un documentaire animalier, de chaîne en chaîne, le monde se déchaîne. Personne ne comprend plus personne et chacun veut convaincre l'autre. La planète entière semble avoir attrapé le virus. Ecœuré, Robert coupe la télé.

« Mon Dieu, mon Dieu ! Tout ça est ma faute !... À cause de ce fichu dictionnaire, j'ai mis le monde à feu et à sang, j'ai déclenché la Troisième Guerre mondiale. Je suis pire qu'une bombe atomique. »

Son secret est trop lourd, il faut qu'il se confie à quelqu'un. Mais à qui ?... Félix, bien sûr ! Son vieux copain Félix qui habite le pavillon mitoyen. Il leur arrive souvent de communiquer à l'aide d'un talkie-walkie d'une maison à l'autre en cachette de leurs parents. Robert fonce dans sa chambre et lance son S.O.S.

— Allô ! Tango Charly, répondez !

Au bout de trois ou quatre appels de détresse, la voix nasillarde de Félix lui parvient au milieu des crachotements de l'appareil.

— Allô, ici Tango Charly, je vous reçois cinq sur cinq. Parlez.

— Félix ! Tu... tu vas bien ?

— Ben oui.

— Et tes parents ?

— Mes parents aussi. Pourquoi ?

— Tout est vraiment... normal ?

— Parfaitement. On s'apprêtait à jouer au Scrabble.

— Au Scrabble ?

— Oui, la serpette est en panne, on s'est dit qu'on pourrait sarcler la patate pendant une paire de béquilles.

Robert ouvre la bouche mais aucun son n'en sort. Félix, son vieux copain Félix, contaminé, lui aussi ! Et ses parents !... S'ils se mettent à jouer au Scrabble, ils vont s'entretuer. Il faut absolument les en empêcher !

— Félix, écoute-moi bien. Il ne faut pas que vous jouiez au Scrabble. Il ne faut surtout pas !...

— Mais qu'est-ce qui te prend, Robert, tu virgules de la girouette ou quoi ?...

Que dire ?... que faire ?... la police ?... les pompiers ?... C'est inutile, personne ne l'écouterà, personne ne le comprendra, c'est comme s'il était en Chine, en Papouasie ! Robert se sent aussi seul que s'il venait de débarquer sur la planète Mars.

Mais une clameur venant de la rue stoppe net le flot de larmes qui commence à lui brûler les yeux. Il se précipite à la fenêtre. Devant la maison, la voiture de M. Robert bloque la circulation. Celui-ci est aux prises avec une meute d'automobilistes tous plus menaçants les uns que les autres. Il n'y a plus à hésiter. Tant pis pour les cadeaux de Noël, les punitions à venir, il y va du sort de l'humanité.

## Épilogue



Au rez-de-chaussée, la mère de Robert est toujours en train de postillonner dans le téléphone. Elle est tellement empêtrée dans sa conversation loufoque qu'elle n'a pas entendu le concert d'éclats de voix et de klaxons venant de la rue. Robert se catapulte hors de la maison. Au prix d'efforts démesurés il parvient à tirer son père hors de la mêlée qui transforme la rue en un véritable champ de bataille. Une fois chez eux, il débranche le téléphone, obligeant sa mère à revenir sur terre et, la tête basse, leur avoue la cause de tout ce chaos : la mallette, la chaise, le dictionnaire.

Son père ouvre la bouche mais pose aussitôt sa main dessus. Le moindre mot serait un mot de trop. Il n'y a plus qu'à se mettre au travail, passer la maison au peigne fin puis classer et ranger les mots un par un, page après page.

M. et M<sup>me</sup> Robert ont beau être experts en tâches ménagères, ils y passent la nuit. Au petit jour, tout est rentré dans l'ordre, ou presque. Il

manque encore certains mots, comme : « Corne de brume, tétragone, Ripolin, papyrus », etc. Mais c'est peut-être aussi bien comme ça.

D'un commun accord, personne n'a plus parlé de cette étrange soirée. Les Azertyuiop et les Robert se sont réconciliés. Dans la maison, chaque chose est à nouveau à sa place.

Il arrive parfois que l'un d'eux, à la recherche de son parapluie par exemple, demande :

— Quelqu'un sait où est mon artichaut ?

Dans ce cas-là on se contente de sourire et ce petit grain de folie donne un peu de soleil dans la vie si bien rangée de la famille Robert.

## **Pascal Garnier**

Pendant longtemps, j'ai été nul en orthographe et je crois bien l'être toujours un peu. Mais c'est grâce à ce vilain défaut que j'ai fait, pour m'aider à écrire, la plus belle rencontre du monde : le dictionnaire. Si je n'avais qu'un livre à emporter sur une île déserte, ce serait celui-là. Les mots sont vivants, certains meurent, d'autres naissent, chacun a son histoire. C'est de là qu'est venu Dico dingo, juste pour le plaisir de jongler avec eux. On dit que la poésie, c'est deux mots qui se rencontrent pour la première fois.

## **Jochen Gerner**

Il aime dessiner des alphabets et collectionner des mots bizarres. Il les déniché dans de gros dicos, les petits poches ou les manchettes de journaux. Puis il range tout cela dans son sac à dos. Parfois, il vide ses paquets de mots dans un robot-illustrateur automatique...

Grâce à cette diabolique invention, Jochen fait croire qu'il travaille beaucoup. Quel escroc !